



R. Stevie Moore, par Damià Bosch

R. STEVIE MOORE

GARGANTUA POP

Génie de la pop excentrique, R. Stevie est né en 1952 à Nashville. Ce maverick débonnaire a toujours dédaigné le show-business, préférant l'intimité de son home studio où il enregistre des chansons à tour de bras depuis quarante ans. Sa discographie pléthorique est un pied de nez à l'industrie musicale et un majeur fièrement dressé contre l'Amérique profonde. Si, dans sa jeunesse, ses idoles avaient pour nom The Beatles, The Beach Boys, Frank Zappa ou Syd Barrett, R. Stevie n'a eu de cesse d'anticiper ou de revisiter les courants successifs qui ont traversé l'histoire de la pop – du psychédéisme à l'indie-rock en passant par la new wave. Victime de sa marginalisation consentie, il n'a jamais connu le succès, se contentant d'un cercle de fans qui s'élargit d'année en année. Extirpé de l'underground par Ariel Pink qui a reconnu en lui un « père spirituel », le prolifique songwriter semble enfin obtenir une reconnaissance méritée. À l'occasion d'une résidence exclusive à Villette Sonique, R. Stevie Moore et Ariel Pink présenteront pour la première fois sur scène leur projet Ku Klux Glam. Rencontre avec un ovni.

Entretien par Julien Bécourt

Ton père, Bob Moore, était musicien de studio. Il a enregistré avec toutes les icônes de l'époque : Elvis Presley, Bob Dylan, Julie Andrews, Quincy Jones, et même Johnny Halliday ! Dans ta jeunesse, étais-tu impressionné par son talent de musicien et par les superstars avec lesquelles il travaillait ?

Par son talent de musicien, oui, énormément. Par les superstars, pas vraiment, non. Depuis gamin, j'avais pris l'habitude de le voir côtoyer d'innombrables pointures de l'époque. Ça me semblait tout à fait banal.

C'est lui qui t'a initié au monde de la musique ?

Indirectement, oui, un peu à son insu. La musique faisait partie intégrante de ma jeunesse. C'est moi et moi seul qui ai décidé par la suite de m'y plonger complètement. Il ne m'a jamais vraiment soutenu et je ne pense pas qu'il ait jamais approuvé par la suite mes choix musicaux plus personnels. Je pense en revanche qu'il était impressionné par mon oreille absolue. J'ai toujours revendiqué son héritage de ce point de vue-là.

Quels souvenirs gardes-tu des sixties ?

Grandir pendant cette période-là était le pied total, une véritable révélation, même si Nashville en elle-même n'avait pas grand-chose à voir avec cette « Renaissance » pop qui était en train d'advenir dans le monde entier. Avec le recul, je me dis même que c'est incroyable d'avoir pu être autant au courant de tout ce qui se passait dans le monde de la musique pop en habitant dans un état aussi réac que le Tennessee.

Es-tu fils unique ?

Oui, et j'ai reçu une éducation familiale particulièrement tyrannique. J'étais un enfant très solitaire et introverti. J'avais juste une petite poignée d'amis avec qui je partageais les mêmes goûts musicaux.

Quand as-tu commencé à écrire tes propres chansons ?

Vers 1972, à l'âge de 20 ans. J'avais déjà fait quelques tentatives d'enregistrements maison cinq ans auparavant, mais rien de très sérieux.

Nombre de tes chansons sont des hits potentiels. Comment expliques-tu qu'elles n'aient pas trouvé leur public en temps voulu ?

Un manque de visibilité, je suppose. Très peu de gens avaient entendu parler de moi à l'époque. Surtout, mon style était loin d'être au goût du mainstream, à plus forte raison dans une ville comme Nashville.

Comment ton premier disque Phonography a-t-il été accueilli par la critique en 1976? A-t-il eu un impact public ?

Initialement, c'était un album démo ultra-rare pressé à seu-

lement une centaine d'exemplaires. Il est passé totalement inaperçu et personne de notable ne l'a eu entre les mains à ce moment-là, à l'exception d'une journaliste de Trouser Press.

Quelles sont tes méthodes pour composer une chanson ? As-tu besoin d'être d'une humeur particulière ?

Je n'ai pas de méthode particulière, j'ai composé de la musique et des paroles de toutes les façons possibles et imaginables. Mais je ne suis plus aussi prolifique que par le passé, quelle que soit mon humeur, bonne, mauvaise ou insignifiante. Toutefois, je suis d'accord, la spontanéité est primordiale dans ma manière de travailler. Rien de ce que je fais n'est calculé à l'avance. Je m'empêche catégoriquement de restreindre ma production. Ma vie entière est une longue chanson. Les milliers de chansons que j'ai enregistrées forment une seule et même chanson, c'est comme un journal intime. Par conséquent, deux possibilités de rétrospective s'offrent à moi : des compilations de best-of sans fin ou un coffret d'œuvres complètes qui ne le seront jamais vraiment.

As-tu été influencé par le mouvement punk et la new wave au début des années 1980 que tu as en quelque sorte « anticipés » ?

Oui, énormément. Encore aujourd'hui, même si j'ai renoncé à en découvrir chaque semaine un énième ersatz comme il en existe tellement chez les jeunes groupes à la mode !

Certaines de tes chansons ressemblent quasiment à des pastiches de pop et de new wave anglaises, on y retrouve assez peu finalement tes origines américaines...

Exact, mes affinités avec la pop anglaise remontent aux premiers Beatles. La « saveur british » fut ma religion tout au long de ma vie.

Tu as été signé dans les années 1980 par le label français New Rose, qui te présentait comme « l'un des plus grands songwriters de tous les temps ». As-tu senti venir le succès à cette époque ? Tes disques se vendaient-ils ?

Non, les ventes étaient minimes sur les quatre albums sortis sur New Rose. Mais cela m'a apporté une visibilité incomparable à l'échelle internationale.

Tu as été fortement concurrencé dans les années 1990 par la mode lo-fi. En tant que pionnier de l'esthétique DIY, ne t'es-tu pas senti lésé ?

Oui, absolument, tu touches pile au point sensible. J'ai souffert pendant des années de cette compétitivité forcée, et cela continue jusqu'à ce jour. Même si c'est une déconvenue calculée de ma part, j'ai toujours du mal à encaisser d'être automatiquement court-circuité par une relève plus jeune, une génération après l'autre.

On te range souvent dans la catégorie des outsiders, en compagnie d'autres légendes : Jad Fair, Daniel Johnston, Eugene Chadbourne, Gary Wilson, Legendary Stardust Cowboy, Harry Merry... Prends-tu cela comme un compliment ?

Oui et non. Je suis fier d'être rangé parmi les outsiders excentriques, mais d'un autre côté, il me semble évident que ma musique a une palette de contrastes bien plus large que celle de tous ces artistes qui sont en général cantonnés à un seul style. Leurs productions ne sont pas d'une si grande diversité.

Même lorsqu'elle sont bricolées avec les moyens du bord, tes chansons sont toujours admirablement composées. Est-ce par défaut ou est-ce un parti pris de les conserver à l'état brut et lo-fi ?

Les deux ! Je suis heureusement capable de garder la tête froide quelle que soit la direction que je prends, de chercher à la fois l'amélioration et la résistance à toute forme d'amélioration. Ça ne joue peut-être pas en ma faveur, mais c'est comme ça que je fonctionne.

Ariel Pink te doit beaucoup, tu es en quelque sorte son mentor. Connaissais-tu sa musique avant qu'il te contacte ?

Non, c'est arrivé simultanément, on s'est connu mutuellement au même moment. Cela fait un an qu'on planche ensemble sur un album qui a pour titre Ku Klux Glam.

Rétrospectivement, de quel disque es-tu le plus fier ?

Je n'ai pas d'album préféré, je suis fermement opposé à cette manie populaire qui consiste à établir des classements ! Tout ou rien, pour toujours. J'englobe indifféremment le bon et le mauvais, le grand et le petit, le populaire et l'obscur, le succès et l'échec. Je suis fier de l'ensemble de mes productions, je serais bien incapable d'en mettre une au-dessus des autres.

Comment te présenterais-tu au public français qui n'a jamais entendu parler de toi ?

Je suis moi. Ca vous va ?

Quel conseil donnerais-tu à la nouvelle génération de musiciens Do It Yourself ?

Soyez vous !

KU KLUX GLAM
(R. STEEVIE MOORE & ARIEL PINK)
Le 26 mai, Jardin des Iles, Parc de la Villette